

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 28 OCTOBRE 1899.

No 238

SOMMAIRE :

L'Angleterre au Transvaal, *Vieux Rouge*
 — La Lettre au Pape et la Réalité,
Jean de Bonnefon — Pauvre Clergé,
Lex — Banque Jacques Cartier, *Ban-*
quier — L'Opéra Français, *Pedro* —
 La Vie Drôle, *Alphonse Allais* — Les
 Jeunes et les Vieux, *Paul Adam* —
 Villes de l'Ouest, *André Theuriet* —
 Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

L'Angleterre au Transvaal

La bouffée d'impérialisme qui souffle actuellement du côté du Canada, semble avoir fait perdre la tête à nos gouvernements.

Non content d'avoir autorisé l'expédition de mille hommes aux frais du pays, il faut encore que l'on se fende pour en envoyer on ne sait combien d'autres.

Que cinq ou six mille jeunes gens, désœuvrés pour la plupart, aient la fantaisie de faire un voyage dans le Sud de l'Afrique, cela n'a rien d'étonnant. Il y a des aventuriers dans tous les pays.

Mais qu'un homme du calibre de M. Laurier se permette de prendre à même la caisse publique un demi-million ou plus pour équiper et transporter ces mêmes individus, paraît plus surprenant.

Si encore le Canada avait un intérêt quelconque dans l'issue de ce conflit, ce serait une occasion de s'en mêler, mais, bien au contraire, malgré les affirmations des ministres que l'action du gouverne

ment ne constituait pas un précédent, il est permis de supposer que dans le cas d'une guerre continentale, et même dans un conflit engagée entre l'Angleterre et la France, les Canadiens-français seraient exposés à se battre contre l'ancienne mère-patrie.

Il n'y a aucun doute que si c'était pour la défense du sol canadien, un très grand nombre d'entre eux prendraient parti pour l'Angleterre contre la France, parce que tout le monde sait aujourd'hui qu'à part quelques rares exceptions, le peuple canadien-français préfère le régime anglais au régime français, et il a bien raison. On ne nous accusera donc pas ici de déloyauté, si nous disons que le gouvernement de M. Laurier nous a sacrifiés à sa grande idée d'impérialisme, et que Sir Charles Tupper est prêt à en faire autant; non pas que l'un et l'autre soient convaincus, mais parce qu'ils espèrent tous deux par ce moyen, l'un s'emparer du pouvoir, et l'autre le garder.

En attendant, nous donnons une traduction d'un article publié par John J. Ingalls dans le *Journal* de New York. Il résume notre propre pensée.

Ce qui se passe dans l'Afrique-Sud est une sanglante ironie, au lendemain de la Conférence de la Paix à La Haye et de la proposition de désarmement général formulée par le Czar. La cire était à peine refroidie sur le sceau des lettres de créance des délégués que l'Angleterre, délibérément, méchamment, cherchait noise au Président Kruger sous les prétextes les plus spécieux et les moins fondés, dans l'unique but d'anéantir l'indépendance de la République du Transvaal. Ayant réussi à provoquer un ultimatum, elle est maintenant en train de mobiliser une armée plus nombreuse que toute la population Boer indigène, plus forte que les deux armées réunies sous Wellington à Waterloo et sous Raglan en Crimée, dans le but avoué de biffer de la mappé-

monde un petit Etat dont la superficie n'égale pas celle du Montana et dont la population entière tiendrait à l'aise dans bon nombre de nos cités de l'Etat de New York.

Après avoir essuyé les rebuffades et les coups de pied de toutes les grandes puissances d'Europe, indignités qu'elle a subies sans protester, l'Angleterre est aujourd'hui en train de faire une énorme manifestation guerrière contre un tout petit peuple; justement comme le vulgaire matamore qui se venge des insultes d'hommes de sa taille en se jetant sur les infirmes, les femmes et les enfants; et cette guerre de conquête — le plus brutal et le moins excusable de ses crimes contre les droits de l'homme — est entreprise au nom de la civilisation! Il ne faut pas oublier que le pays des Boers est une république établie, indépendante et souveraine chez elle. Son droit à l'existence est le même que celui de l'Allemagne, de la France et des Etats Unis.

LES DROITS DES BOEBS

L'Angleterre a reconnu l'autonomie du Transvaal par la convention de Prétoria en 1881, et par la convention de Londres en 1884, il a été formellement et clairement convenu que la République Sud-Africaine avait la suprématie dans son administration intérieure, avec cette seule restriction qu'elle ne conclurait de traités avec nul autre pays que l'Etat Libre d'Orange sans l'assentiment et l'approbation de la Grande Bretagne.

Dans la dispute actuelle, il n'y a pas même le prétexte d'une violation de ces stipulations. Les relations extérieures des Boers ne sont pas en question. Il ne s'agit que des conditions de naturalisation, de droit de suffrage et de représentation qu'ils imposent aux immigrants et aux étrangers. Ce sont des questions d'administration et de politique intérieure, que le gouvernement du Transvaal a droit de régler comme il l'entend. Ces réglementations peuvent ne pas être du goût des Anglais, mais par le droit international ils n'ont pas plus à y voir que s'ils s'avisait de vouloir se mêler de la manière dont le droit de vote est exercé aux Etats Unis ou dont on prélève les impôts en Russie. La prétention que les Boers font obstacle à la marche

de la civilisation est un prétexte non moins impudent et blasphématoire. Les Boers sont ce qu'ils étaient voilà un siècle, ni pires, ni meilleurs que lorsque lord Derby traitait avec eux à Londres il y a quinze ans. C'est une race d'agriculteurs passablement éduqués, industriels et sobres. Ils sont pacifiques, très hospitaliers profondément religieux ; ils aiment la liberté et tiennent au droit de se gouverner eux-mêmes.

D'abord établis dans la colonie du Cap, ils fuyaient la tyrannie anglaise vers le Natal il y a une soixantaine d'années. Pourchassés jusque dans leur nouveau séjour par leurs ennemis héréditaires, ils ont encore émigré et sont allés, comme les Puritains de la Nouvelle-Angleterre et les pionniers de l'Ouest, transplanter leurs foyers et leurs autels dans le désert, entourés de féroces sauvages ; ils y sont restés avec le degré de civilisation qui leur suffisait, et n'ont inquiété personne jusqu'à l'époque où furent découverts les champs de diamants de Kimberly et les filons d'or du Witwatersrand.

MINES D'OR ET BELLES MANIERES

Il est probable que ces braves gens n'auraient pu lutter, pour les belles manières et pour les bons tons, avec ces messieurs d'Angleterre qu'on a vu figurer dans les scandales de la rue Cleveland ; peut-être aussi n'étaient-ils guère plus honnêtes que ces grands seigneurs mieux connus sous le nom de "guinea pigs" qui vendaient leurs signatures aux promoteurs de compagnies frauduleuses, ou encore que ces camarades du Prince de Galles, surpris en flagrant délit de tricher aux cartes ; mais tout de même c'étaient de rudes gaillards, gagnant honnêtement leur vie et très attachés aux jouissances simples de la vie domestique.

Il se peut que le gouvernement de Paul Kruger soit étroit, proscripteur, insupportable ; mais si les Boers s'en contentent, en quoi cela regarde-t-il l'Angleterre ? Il ne manque pas d'autres gouvernements qui sont loin de l'idéal, et aucun n'est parfait. Les portraits qu'on a de Oom Paul ne le flattent pas ; sa beauté est de celles qui peuvent se mettre au lit sans chandelle. La coupe de ses favoris n'est guère fin-de-siècle, son habit tire ça et là ; sa physionomie

respire l'ignorance, l'âpreté, l'entêtement ; mais il n'en est pas moins le chef légitime d'un Etat souverain tout comme William McKinley ou le Kaiser Wilhelm. On dit que Mme Kruger met la main au potage de la famille, fait les lits et sert ses invités à table ; mais on ne sait pas que ces caractéristiques aient jamais été une menace pour la civilisation anglo-saxonne ou pour la stabilité de l'Empire Britannique avant 1885, époque des grandes découvertes d'or à Johannesburg.

La vraie vérité, la voici : le véritable grief de l'Angleterre contre les Boers n'est pas d'être des illettrés, des rustres et des obstacles au progrès, c'est tout simplement que le Transvaal possède les plus riches mines d'or du monde entier, et que les mineurs, capitalistes et spéculateurs anglais, en convoitent le contrôle.

HISTOIRE D'UNE BRUTE.

Chaque fois qu'un peuple petit et faible possède de quelque chose dont l'Angleterre a envie, et qu'il refuse de lui livrer, le *casus belli* n'est pas loin, et alors vive la civilisation ! (1) C'est en son nom qu'on se met à piller, voler et extorquer. C'est en ce nom sacré que l'Angleterre a élevé son empire des Indes par une série d'actes de barbarie inconcevable, dont les horreurs, racontées dans les discours de Burke et de Hastings, donneront à jamais des hauts-le-cœur à la conscience de l'humanité. C'est sous le même prétexte qu'elle imposa à la Chine son fameux commerce d'opium, et c'est encore pour avancer l'aurore de la civilisation qu'elle travaille présentement au démembrement de cet antique domaine, qu'elle accapare le contrôle du canal de Suez et qu'elle protège les porteurs de patentes foncières. En une nuit, elle a bombardé Alexandrie et l'a réduite en cendres. Parmi les nations, l'Angleterre joue le rôle de l'assommeur, brutal, arrogant et lâche. Jamais vous le voyez se battre contre ses égaux ni à armes égales. Jamais elle n'osera signifier d'ultimatum aux forts. Avec ceux-là, elle négocie, marchande, rampe et finalement recule.

C'est elle qui prétend avoir conquis Napoléon,

(1) En langue Boer, prononcez *siphyltisation*.

mais sur quel champ de bataille a-t-elle jamais osé le rencontrer seul à seul ? Sans ses alliés les Prussiens, c'est elle qui aurait été défaita à Waterloo. En Crimée, elle a combattu la Russie, mais elle avait les Français à ses côtés. Par exemple, donnez lui pour antagoniste un infirme ou un enfant au maillot ; alors il faut voir comme elle est superbe, inflexible. Dans ce pays que nous habitons, elle a fait la brutale et l'insolente jusqu'à ce que nous lui ayons donné une double râclée et sur terre et sur mer.

Pendant la Rébellion, elle n'a rien négligé pour tâcher de rompre l'Union, menaçant le Nord d'une guerre et faisant au Sud des promesses de reconnaissance. Elle équipe une flotte de pirates qui tenta d'anéantir notre commerce sur les mers, déprédations dont nous ne nous sommes pas encore remis. Eh bien, après ? plutôt que de se battre, elle nous a payé quinze millions. Le message de Cleveland sur la question du Vénézuéla était un soufflet en pleine face pour l'Angleterre ; elle a accepté l'insulte et s'est bénévolement soumise à l'arbitrage.

Il semblerait que le plus grand royaume du monde pourrait se permettre quelque magnanimité dans ses différends avec un adversaire de la taille de la petite République Boer, et qu'il lui serait facile d'arriver à une solution à l'amiable par voie de négociation comme il lui est arrivé si souvent avec les grandes puissances. Mais non, il paraît que l'intérêt de la civilisation exige la suppression du Transvaal, et le contrôle suprême des Anglais sur le Rand. Il n'y a guère de doutes sur l'issue finale. Les chances sont trop inégales. Le Boer est un homme fini ; mais il n'existe pas d'intelligence assez épaisse pour ignorer la véritable cause de l'oppression sous laquelle il succombe, pas de conscience assez calouse pour ne pas comprendre que le Boer est victime de cupidités et d'injustices qui, au grand jour du jugement des nations, demanderont vengeance et rétribution.

Dur, mais vrai.

VIEUX-ROUGE.

GRAND AVANTAGE

La toux, même la plus rebelle, est calmée avec un peu de BAUME RHUMAL.

119

LA LETTRE AU PAPE

ET LA REALITE

Nous ne pouvions pas laisser passer la lettre de Mgr de Nancy, sans l'accompagner des commentaires de *Jean de Bonnefon*. C'est pourquoi nous répétons cette lettre aujourd'hui.

Semblable au vieux soleil du soir qui, pour être regretté, jette ses derniers rayons d'un éclat plus noble et plus curieux que les rayons du matin ; semblable à la veilleuse dont la lumière a tremblé toute la nuit et qui purifie sa flamme pour lutter avec le jour obscur, Léon XIII, dans cette dernière lettre aux évêques français, affine sa manière, agrandi l'orbe de sa pensée.

Le Pontife le plus humain qu'il y ait jamais eu sur le trône du Fils de l'Homme nous avait habitués à des paroles humaines sur des affaires humaines. Il écrivait en homme politique et jetait volontiers sur le divin manteau de l'apôtre les broderies et les chamars du diplomate. La lettre actuelle, dépouillée et nue, comme devait être la pensée du Pêcheur qui fut le premier pape, cette lettre éblouit par son harmonie de longueur et de tenue, de profondeur et de simplicité. C'est une monstration d'expression chrétienne, de prudence sénile et de sagesse inspirée. Cette œuvre apostolique, où la pensée du Pape se montre d'une manière inédite, prendrait sa valeur définitive et son rang immobile dans l'admiration de la France chrétienne, si elle passait dans les faits. Et c'est là le grand chemin à parcourir, car Léon XIII est trahi par ses bureaux comme e Nazaréen par Iscariote.

La plus belle idée de la lettre pontificale est celle-ci.

"Ne faites rien sans votre évêque. Rappelez-vous que les prêtres groupés autour de Judas Macchabée furent vaincus parce qu'ils avaient voulu s'affranchir des règles de la discipline."

Cette phrase, c'est la tradition de l'Eglise française lumineusement tracée ; c'est l'esprit du Concordat paraphrasé en langue chrétienne :

—Les évêques doivent être chefs du diocèse sans entrave, ni réserve.

Or, toute la prélature romaine, qui s'agite dans les vagues lueurs d'un christianisme de bureau lutte avec succès contre cette règle éternelle, que Léon XIII résume avec génie.

Les congrégations de femme, immense troupeau qui a toujours besoin du berger présent, sont une à une arrachées à la coûteuse protection des cardinaux romains résidant au bord du Tibre.

Quand un évêque revendique justement son droit et porte sa cause à Rome, il est vaincu, et Rome, la Rome des bureaux, déclare que les sœurs en révolte ont raison contre l'évêque. Lisez à ce sujet le fascicule IV des *Analecta*, c'est-à-dire du recueil officiel où se réunissent les décrets des tribunaux pontificaux. Le document est écrit par un évêque français, un des plus grands par la valeur et par le caractère. Nous ne pouvons donc y trouver ce caractère que le Pape flétrit en beau langage :

—N'écoutez pas les hommes néfastes semant la division, attaquant, calomniant les évêques. Ne lisez ni leurs brochures, ni leurs journaux.

Les *Romana analecta* sont rédigées sous les yeux du Pape et le contrôle du Sacré-Collège. Or, voici le résumé de ce qu'on y peut lire entre la page 146 et la page 152 :

Mgr Turinaz, évêque de Nancy, prélat aux yeux tristes et au sourire bon, orateur qui fait passer le souffle de la Patrie française dans sa voix et se tient aux dernières frontières du pays, Mgr Turinaz, une des plus pures consciences de prêtre que nous puissions admirer dans la lumière de l'autel, vit éclater des scandales dans un couvent de femmes. Il voulut intervenir : les sœurs luttèrent deux ans et répondirent qu'elles n'avaient rien à démêler avec lui leur évêque. La cause fut portée devant le tribunal romain.

Voici la lettre de l'évêque au cardinal préfet :

EVECHE

DE NANCY ET DE TOUL.

Eminence,

J'ai reçu au sujet des religieuses du Bon Pasteur, de Nancy, une première lettre de votre Eminence, sous la date du 7 courant, et une autre du 21 courant—Je tien d'abord à déclarer que, dans toutes les difficultés que j'ai depuis bientôt deux

ans avec ces religieuses, elles ont manqué en toutes choses à toutes les règles de la loyauté et de la justice, résisté aux lois ecclésiastiques, violé même les lois naturelles de la justice la plus élémentaire et bravé l'autorité épiscopale.

Il y a au sujet des religieuses du Bon Pasteur, trois questions à traiter.

Les deux premières concernant une affaire de construction entreprise pour une somme énorme pour les sœurs, sans autorisation de l'évêque. C'est sa cause première du débat.

La troisième question est celle de la "direction donnée aux personnes reçues dans cette maison" et de la violation à leur égard de toutes les règles, non pas de la charité, mais de la justice, des lois divines et naturelles.

Ces religieuses, qui dépensent sans contrôle, et pour des constructions en partie inutiles, "plus d'un demi-million en quelques années, non seulement ne donne pas l'aumône aux pauvres, qui sont repoussés de parti-pris de la maison, mais violent, à l'égard des jeunes filles qu'elles reçoivent, non seulement les règles de la charité, mais les règles de la justice et bien d'autres lois encore.

Dans tous les orphelinats et toutes les maisons où les jeunes filles sont accueillies sous le couvert de la charité et où elles travaillent, comme dans les maisons du Bon Pasteur, même dans les maisons tenues par des laïques non chrétiennes, on donne à ces jeunes filles, quand elles sortent, un peu d'argent et un petit trousseau.

Au Bon Pasteur de Nancy, on ne leur donne rien, même après qu'elles ont travaillé "et gagné beaucoup d'argent à la maison" pendant cinq, dix, vingt ans.

On les met à la porte, sans ressources sans s'occuper de leur trouver une place, sans les engager à revenir voir leur maîtresse (ce qui se fait dans toutes les maisons de ce genre). Ces jeunes filles, parmi lesquelles il en est qui n'ont point de parents ou qui ont des parents incapables de les aider et de les diriger, "sont livrées à tous les périls, à toutes les séductions" dès le moment de leur sortie et plus tard.

Parmi les soixante jeunes filles que ces religieuses ont renvoyées depuis une année, toutes (à l'exception de deux ou trois auxquelles on a

donné un peu d'argent à cause de mes réclamations et de mes protestations) ont été renvoyées dans ces conditions. Il en est auxquelles j'ai dû donner des secours et "qui m'ont déclaré qu'on cherchait à les entraîner dans des maisons de prostitution."

J'ai protesté auprès de la supérieure générale. Tout ce qui a été obtenu, c'est, comme je viens de le dire, un peu d'argent donné à deux ou trois, afin que les religieuses puissent affirmer qu'elles ne les renvoient pas toutes dans ces conditions.

Il y a là une question non seulement de charité pour les âmes, une question de moralité, une question de justice, car l'argent que les religieuses jettent dans leurs constructions "est gagné en très grande partie par ces jeunes filles."

Il y a là, un point de vue de la perte presque fatale de ces jeunes fille, "des crimes qui crient vengeance."

On peut ici se demander pourquoi Mgr Turinaz, au lieu d'accepter la juridiction d'un tribunal romain, n'a pas tout simplement déféré aux tribunaux français la maison contre laquelle il dressait un tel réquisitoire. Certes le procès aurait été scandaleux dans ce pays du monde le moins salique (malgré les lois), puisque c'est le pays où la femme tient le plus de place. Mais justice aurait été rendue.

Voici comment l'évêque de Nancy résume les faits :

"Les religieuses n'ont d'autre but que de gagner de l'argent." En rendant la sortie de ces jeunes filles plus difficile, en ne leur donnant rien quand elles veulent sortir, elles peuvent garder longtemps et même toujours les plus habiles, et spéculer sur leur habileté et leur travail

Parmi les travaux de broderie, il est des draps de lits et linges personnels, chemises, etc., qui sont "d'un tel luxe et d'un tel prix, et d'une telle facture, et d'une telle forme" que, d'après des femmes très respectables que j'ai interrogées, ces draps et ces linges ne peuvent servir qu'à des courtisanes : "aucune femme honnête, parmi les plus élégantes et les plus mondaines, ne sert de drap de lit et de linge de ce genre.

Quelqu'un a fait à la supérieure locale des

observations sur ses travaux, elle a répondu : "Ce sont les travaux sur lesquels nous gagnons le plus," et elle n'a tenu aucun compte de l'observation.

On fait travailler ces jeunes filles, ou du moins un très grand nombre d'entre elles, chaque jour plus longtemps que ne le permettent les lois civiles, et "quand l'inspecteur du travail des enfants demande à visiter la maison on fait disparaître des salles de travail les jeunes filles qui n'ont pas douze ans ;" on demande à d'autres de sacrifier pendant plusieurs mois de l'année une partie de leurs récréations sous prétexte que le travail est pressant, et on leur fait, à cette occasion, des promesses que l'on ne tient pas. Il suffirait de la dénonciation de quelques jeunes filles sorties de la maison pour que l'autorité civile sévit contre les religieuses.

Voici mes conclusions en ce qui concerne la congrégation des religieuses du Bon Pasteur.

Je suis porté à croire que ce qui se passe ici se passe, dans une mesure plus ou moins large, dans un grand nombre de maisons de cette Congrégation, peut-être dans toutes, car, si la maison de Nancy faisait exception, la provinciale et la supérieure générale auraient été indignées et auraient pris immédiatement, sans attendre mes réclamations, tous les moyens de rappeler à l'ordre la maison de Nancy. "Si elles résistent à toutes les instances, c'est qu'elles approuvent ce qui se fait ici.

Il me semble que la S. Congrégation ne peut pas tolérer dans une congrégation religieuse de tels abus, et, en ce qui concerne certains faits, de tels crimes, et qui peuvent avoir d'un jour à l'autre de terribles conséquences pour toutes les congrégations religieuses en France.

† CHARLES-FRANÇOIS,

Evêque de Nancy.

Telle est la situation d'après un évêque pieux, discret et prudent, dont la parole vaut, pour ceux qui le connaissent, parole d'apôtre. Un Ordre trafique de cette idée sublime de la femme pure relevant la femme impure, "après avoir appris dans les antres le vice et la misère". Cet Ordre menace de compromettre aux yeux des

sots les divines Sœurs de charité, les sublimes petites Sœurs des pauvres et d'autres autour desquelles il faudrait allumer, comme autour des fronts de madones, une couronne de lumière.

L'évêque dit : Tandis que les filles de Saint-Vincent *n'ont pas de quoi construire une salle*, les religieuses marchandes de blanches dépensent un demi-million !

Que fait Rome ? Le tribunal pontifical déclare *l'évêque mal fondé* et donne raison aux sœurs en révolte. Le jugement est la page 156 des *Analecta*.

Telle est l'application par les bureaux romains des grandes idées de Léon XIII, de ces idées qui s'élèvent dans le champ de l'Eglise comme des lys . . . des lys parmi les pavots et les chardons aussi.

JEAN DE BONNEFON.

PAUVRE CLERGE

Toujours foulé aux pieds, ce pauvre clergé !

Il n'a jamais de chance !

S'il y a un bon morceau dans la maison, c'est toujours le chat qui l'a.

Ainsi nous voyons qu'un caissier de banque, de la boîte Weir, Lichtenheim & Cie., vient d'être arrêté pour avoir, parait-il, averti des Messieurs prêtres et des marguilliers de retirer leurs fonds, et ce après avoir reçu une dépêche de suspendre les opérations de la banque.

Il n'y a point de doute qu'au point de vue orthodoxe, ce doit être absolument correct.

Mais il y a des laïques *indignes et ridicules*, qui prétendent le contraire, et ils font arrêter le caissier débonnaire.

Ils ont peut-être tort, car si la hiérarchie s'en mêle, et s'il y a des ensoutanés compromis, ils n'obtiendront rien, mais c'est égal, c'est une protestation.

LXX.

Banque Jacques Cartier

La réouverture de la Banque Jacques-Cartier doit être un sujet de réjouissance pour tous ceux qui s'intéressent au sort du commerce canadien-français à Montréal et dans la province.

La liquidation de la banque aurait été un désastre pour tout le petit commerce.

Heureusement que la plupart des déposants ont compris qu'il fallait prêter main-forte, et ne pas laisser tomber cette institution.

Depuis la réouverture, la banque n'a cessé de recevoir l'encouragement de tous ceux qui savent qu'une seule banque canadienne ne suffit pas pour les besoins de notre commerce, et qu'il faut nécessairement avoir plus d'une institution pour permettre aux négociants qui ne peuvent pas obtenir de petits escomptes dans les banques anglaises, de pouvoir faire des affaires avec leurs propres concitoyens.

En attendant le jour de la rétribution pour ceux qui ont vilipendé la Banque Jacques-Cartier pour des raisons qui perçaient dans chaque ligne des écrits publiés, réjouissons nous avec le public, et faisons tous des efforts pour maintenir nos vraies institutions.

BANQUIER.

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs le décès, à Papineauville, de Mlle Rosette-Marie-Mercédès, fille bien-aimée de M. C. B. Major, C.R., et député à la Législature Provinciale, à l'âge de 18 ans.

Cette fillette qui était l'orgueil de ses parents, a succombé à la phthisie.

Nous présentons nos condoléances les plus sincères à M. Major et à sa famille.

SANS EXCEPTION

Les affections de la gorge et des poumons ne résistent pas au BAUME RHUMAL. 120

L'OPERA FRANCAIS

La troupe d'opéra français, après une saison désastreuse, a quitté Montréal, ayant acquis beaucoup d'expérience et peu d'argent.

Il faut espérer que cette fois c'est une tentative décisive, et qu'on n'y reviendra plus.

Les organisateurs qui ont cru pouvoir venir à Montréal faire des répétitions de grand opéra avec des *artistes* qui n'avaient jamais affronté le feu de la rampe, doivent avoir reconnu leur erreur.

Nous pourrions aussi dire à l'un de ces Messieurs que la cordonnerie est un excellent état, un peu encombré, c'est vrai, mais il trouvera facilement à se placer dans l'industrie de la chaussure, si tant est qu'il connaisse ce métier un peu mieux que celui d'impressario.

On nous dit qu'un des principaux acteurs de la troupe a l'intention d'engager à New-York des chanteurs d'opérette et de les amener ici pendant la saison d'hiver.

Ce sera préférable au grand opéra, et on aura peut-être des chances de réussite, pourvu que l'interprétation soit convenable

PEDRO.

LEUR PROPRE FAUTE

Combien de jeunes filles perdent chaque jour la santé par leur propre faute ! Elles contractent un léger rhume, commencent à tousser, mais ne jugent pas à propos de se soigner. Le mal empire rapidement et les conduit à la consommation. Cependant avec quelques doses de BAUME RAUMAL elles auraient pu, sans se restreindre à un régime spécial, se guérir parfaitement.

128

Guérison du masque et des taches de Rousseur garantie par l'usage de cette élégante eau de toilette. 50c et \$1 la bouteille.

1

LA VIE DROLE

LES SACS IMPERMÉABLES. OU SUPÉRIORITÉ DE L'ÉDUCATION SCIENTIFIQUE SUR CE QU'ON ÉTAIT JADIS CONVENU D'APPELER LES HUMANITÉS.

Les deux aliborons dressèrent l'oreille quand ils entendirent le chef de la caravane qui disait à l'un des hommes :

— Vous chargerez les éponges sur l'un des ânes et les sacs de sel sur l'autre.

Dans l'humanité asine, au cas où j'oserais ainsi m'exprimer, ces deux baudets représentaient nettement chacun un antipode.

Le premier, d'origine française, avait servi, alors qu'il n'était qu'un mignon bourriqueau dans une famille où il partageait les jeux et les leçons des enfants.

Aussi, son éducation s'en était-elle fortement ressentie.

Très calé en littérature, il n'aurait pas été fichu de résoudre une malheureuse équation du premier degré. Quand aux langues étrangères, il les ignorait aussi intégralement que si elles eussent été à créer encore.

Oh ! par exemple, les fables de Lafontaine, il les connaissait toutes sur le bout du sabot et il n'accomplissait pas une seule action dans sa vie sans invoquer une des moralités ? de cette vieille friponille, honte de Château-Thierry.

L'autre, était un de ces baudets anglo-saxons auxquels il aurait fallu se lever de bien bonne heure pour monter le coup.

Peu causeur, il se recueillait dans l'observation des phénomènes ambiants et n'agissait que par méthode scientifique.

On l'appelait Jack.

Notre compatriote [j'ai oublié ce détail mais il est temps encore de le réparer] répondait, quand il daignait répondre, au nom de Baptiste.

.....
Le directeur de la caravane ajouta :

— Sur tout, William, paquetez solidement les colis, car nous allons avoir de nombreuses rivières à traverser et, cela me déplairait fort de voir mes marchandises emportées au fil de l'eau.

Comme nos deux animaux jouissaient d'une vigueur équivalente, on les chargeait indistinctement de tels ou tels bagages, selon que l'un ou l'autre se trouvait à proximité.

Tout de suite, Baptiste senti grouiller en son cerveau de vieilles remembrances classiques :

— Eponges... sel... rivières à traverser... Tiens, mais je ne me trompe pas, il y a une fable de Lafontaine sur ce sujet : *L'âne chargé d'éponges et l'âne chargé de sel*. Parfaitement ! Un meunier, son sceptre à la main, menait, en empereur romain, etc., etc... Moralité : Je vais m'arranger de façon à prendre le sel, le bon sel qui fondra dans la rivière, pendant que cet imbécile d'Angliche aura toutes les peines du monde à s'en dépêtrer avec ses lourdes éponges imbibées d'eau.

De son côté, le *british donkey*, après avoir jeté un coup d'œil sur le chargement, raisonnait ainsi :

— Du sel... des éponges... chacune de ces marchandises est enveloppée dans des toiles imperméables, bon ! Le lot d'éponges me paraît être de préférable chargement, d'abord parce qu'il est plus léger, et après parce qu'en vertu du principe d'Archimède, ces sacs me serviront de flotteurs au moment des fluviales traversées.

L'âne d'Albion raisonnait plus juste que le classique français, lequel arriva tout rompu au but du voyage, cependant que le premier terminait sa route et joyeuses et, probablement, ironiques gambades.

Que cet apologue ne soit pas perdu pour vous, pères de famille gallo-romains, dont les fils sont appelés à de rudes combats dans la vie qui se prépare.

ALPHONSE ALLAIS

AUX SOURDS — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

LES JEUNES ET LES VIEUX

Capitaine breveté et servant à l'état-major d'une division, quelqu'un me disait, hier, ceci :

“ On nous attaque sansi justice dans les rangs de la Révolution. Notre génération militaire paraissait résolu à ne s'occuper en aucun cas de politique, et voici qu'on y contraint les plus nerveux d'entre nous. C'est un esprit fâcheux qui va gagner beaucoup de sous lieutenants et de colonels ; ceux-ci, parce qu'ils se rappellent l'époque de leur jeunesse, où le respect envers eux était unanime ; ceux-là parce qu'ils estiment que le caractère de leur profession oblige à ne point souffrir les démentis infligés à leurs principes évidents. Ils ont accepté la renonciation à la liberté individuelle, en l'honneur d'un idéal de victoire dont profiterait l'intelligence de la nation. Il faudrait s'en souvenir J'en sais peu qui n'admettent point l'état pacifi. que comme supérieur à l'état de gurre ; mais ils pensent raisonnablement que nos voisins ne désarment pas, qu'hier l'Amérique et l'Espagne, qu'aujourd'hui le Transvaal et l'Angleterre prouvent, après la Grèce et la Turquie, la survivance de la fatalité qui impose le jugement de Dieu entre les peuples. Les officiers professionnels ne sont pas les optimistes des livres ou des Congrès socialistes. On peut critiquer ce pessimisme mais la théorie en demeure respectable. Nous aimerions qu'on discutât sans invectives et en n'imputant pas à la génération nouvelle du commandement, la responsabilité d'aventures au moins centennaires.

“ Je note depuis quelques jours le déplorable effet de ces accusations, p rmi nous, à propos du décret sur le rajeunissement des cadres. Nous espérons, depuis longtemps, une mesure de cette sorte. Venue à une autre heure, elle eût réjoui le monde des officiers qui travaillent, qui pâlisent sur les livres en se préparant aux difficiles épreuves de l'Ecole de guerre, ou qui, sortis de cette pépinière de stratèges, attendent inutilement les situations où ils pourraient, en cas de guerre, mettre leurs qualités acquises au profit du peuple en armes. Les généraux qui firent leur éducation vers l'époque des chasse

aux Kabyles ou contre les guérillas du Mexique, ne croient guère à l'utilité de la science pour combattre. Ceux qui, naguère, formaient les jurys d'avancement, ne tenaient pas compte dans la mesure utile de nos efforts particuliers et considérables. La leçon de 1870 ne les a guère avertis. Mac-Mahon et Bazaine étaient d'admirables héros. Ils le prouvèrent au Mexique, en Italie, en Crimée. Cependant, leur attitude à l'antique ne prévalut point contre les merveilleux topographes de la cavalerie allemande, contre les savants de leur artillerie, contre les psychologues de foules que furent leurs chefs d'état-major. Il faut que les héros se résignent à n'être que des héros. Les démocrates qui demandent l'accession des hauts grades pour les soldats sortis du rang, et sans études spéciales, réclament au juste l'application de l'ineptie qui, dans le monde du travail confierait subitement à un honnête maçon le soin de mener le train-éclair entre Calais et Lisbonne. Les dernières promotions de Saint-Cyr reconnaissent parfaitement que, pour diriger les multitudes humaines, pour régler les évolutions complexes et mathématiques du tir, Léonidas ou Achille ne suffiraient pas. Archimède devient indispensable. Mais Archimède exute la méfiance de nos vieux Léonidas dans les commissions. Souvent, ils préféraient Géronte ou Clitandre. Aussi, le goût des officiers nouveaux eût-il accueilli très favorablement, l'année dernière encore, la transformation que le ministre de la guerre promulgua ses jours-ci. Avec regret, je constate qu'elle a soudainement déplu. Des sympathies professionnelles instructives et justifiées par les colères muettes de chacun, avaient changé l'opinion qui prétend voir dans cette réforme une manœuvre de polémistes.

" Dans notre corps, nous étions parvenus à faire accepter nos désirs par un excellent divisionnaire. Il nous commanda même le rapport qu'il devait soumettre à ses collègues afin d'obtenir leur assentiment, le présenter, à la suite de leurs remarques, devant les commissions supérieures. Voilà qu'il nous enjoint d'abandonner ce travail, et refuse tout net de l'apostiller. Vraiment, nous ne pouvons l'en blâmer, puisque la diatribe des adversaires politiques saisirait le

prétexte de cette tentative pour attaquer la personne du promoteur ou la désigner par ses louanges aux injures de l'autre parti.

" Voilà le mal. Nous sommes beaucoup à le déplorer. Car, si notre projet avait pu, grâce à cette influence, attirer l'attention des inspecteurs d'armée, du ministre, Archimède fût parvenu à l'emporter sur Géronte, Clitandre et Léonidas pour conseiller le haut commandement. Un grade eût été créé en faveur des officiers brevetés sortis de l'Ecole de guerre, ayant terminé leurs stages dans les corps et prouvé leur aptitude. Ce grade intermédiaire entre ceux de chef de bataillon et de général, eût dispensé les titulaires de grimper d'échelons en échelons, pendant d'interminables lustres, jusqu'au commandement d'une brigade. Il eût correspondu à la qualité antique de stratège, et le stratège contemporain eût été immédiatement appelé à la direction intérimaire des brigades, des divisions, des corps des armées. Les généraux eussent été choisis pour les deux tiers de chaque promotion, entre les noms de cette élite à qui eût été réservée, pour l'instruction pratique de campagne, les fonctions de chefs dans les expéditions coloniales.

Ainsi, comme aux dates triomphales de la première République, du Consulat, de l'Empire, des généraux de quarante ans eussent mené les corps et non plus ces héros admirables, mais vieilliss, habitués à une compréhension surannée de la guerre, et sur qui, malheureusement, leur état major a parfois trop peu d'influence.

" Enviable au point de vue bureaucratique, puisqu'elle promet à notre vieillesse infirme les honneurs du généralat, ou à peu près, notre titre ne signifie par grand'chose au point de vue de l'utilisation des forces militaires. Léonidas et Géronte remplissent parfaitement les emplois de chefs bataillons et de lieutenants-colonels, où notre savoir spécial n'est pas indispensable, tandis qu'il semble absolument nécessaire aujourd'hui surtout, si l'on veut garantir d'accidents les responsabilités souveraines. Remarquez ce qu'il est advenu de l'Ecole supérieure de la marine. Quand les diplômés s'aperçurent de sa négligence affectée à leur égard par les maîtres de l'avancement, ils conseillèrent à leurs cama-

rades d'abandonner des études capables de valoir moins de faveurs que d'antipathies auprès des amiraux. L'Ecole supérieure de la marine dut fermer ses classes, faute de concurrents. Il importe de craindre qu'à la longue l'Ecole de guerre ne subisse le même sort, si les avantages nationaux qu'on doit attendre de ses diplômes manquent à ses disciples. Ce serait une catastrophe aux conséquences très graves. Je n'ignore pas les objections qu'on présente sur le hasard et l'arbitraire des examens. On peut y remédier, à condition d'encourager les officiers de tous grades à composer des ouvrages militaires qui, selon le jugement des professeurs de l'Ecole, pourraient aussi bien que les notes du concours leur mériter l'admission. Malheureusement, nos états-majors se délient de ceux qui écrivent ; et l'objection contre l'Ecole demeure, car un stratéliste de premier ordre ou un tacticien original peuvent n'y être jamais reçus, si, par exemple, leur connaissance de l'allemand est médiocre. Mais, le stratéliste, le tacticien rendront, à la tête d'une armée, des services autrement considérables que ne le pourra faire un officier capable de traduire sans erreurs tel vieux texte de haut-allemand.

" L'art de la guerre est devenu autrement difficile qu'au temps des aïeux. On maniera des masses énormes de milices dépourvues, en somme de toute éducation morale pareille à celle des vétérans de l'empire ou de l'engagé de sept ans ; des masses plus raisonneuses, beaucoup moins dociles, et à qui, pour garder leur confiance, il faudra constamment expliquer les raisons des marches et le dispositif des opérations. Dans chaque compagnie, dans chaque section, tel soldat de deuxième classe, avocat, ingénieur, journaliste, professeur ne se contentera point du laconisme de Napoléon ; il voudra se rendre compte, et sa curiosité, après tout légitime, ne pourra être longtemps évincée par la discipline. Ce soldat, il ne faut pas se le dissimuler, aura une influence très positive sur le moral de l'unité qui le contiendra. Pour docile et respectueux de son devoir qu'on l'imagine, il ne se privera guère de confier aux commensaux de la gamelle ses critiques, appuyées par la demi-science militaire que divulguent les livres et les journaux

sérieux. Il arrivera qu'il en puisse remonter à son capitaine ou à son chef d'escadron sur les détails de la campagne de 1806, un peu oubliés depuis Saint-Cyr ou Pol technique. A la veille de la guerre, il aura lu deux ou trois ouvrages techniques, et il fera parade de cette connaissance.

" De lui va dépendre le moral de l'armée. Les erreurs minimales du vieux général seront par lui, commentées, grossies, controversées, ridiculisées, à tort bien souvent, avec raison parfois. J'ai remarqué pendant les manœuvres cette influence du réserviste instruit sur les sergents majors, qui finissaient par lui obéir, le prestige de l'argent de poche s'ajoutant à celui de l'intelligence. Combien le général des nouvelles armées devra-t-il éviter tout objet de critique ! Il ne le pourra qu'en se montrant supérieur en son art, avec évidence, par le texte de ses ordres du jour ou de ses communications au rapport. Sans quoi, après le premier échec, les soldats intelligents auront vite fait de réduire à rien sa réputation et la confiance des troupes en leur chef. Tous les citadins ont lu des livres comme le *Cavalier Miserey* d'Abel Hermant ; *Au port d'arme*, de Henri Febvre ; *Sousoffs*, de Lucien Descaves ; *Biribi*, de Darien, etc... Les Hermant, les Descaves, les Darien, les Febvre, sont les types de ce soldat dangereux, que malheureusement le principe d'égalité a mis dans le rang, à côté du laboureur naïf, du commis enthousiaste, de l'ouvrier loustic. Pour un qui consigne dans ce volume la sévérité de ses impressions, mille les propagent par la parole, en sourdine, et de manière irrémédiable. Au lieu de numéroter l'étudiant dans la compagnie, il eût fallu, à l'origine, créer des succursales de Saint-Cyr, dans chaque université française, et faire du bachelier ou de l'artiste, un officier de réserve. Nous manquons, hélas ! terriblement de ces officiers-là. En réclamant l'égalité du service, qui place le bourgeois à côté du prolétaire dans le peloton, les députés contuprièrent les difficultés du commandement. Voilà pourquoi il faut des chefs jeunes, savants, très avertis de ces difficultés. Au contraire, le type ancien du général pense toujours retenir sous ses ordres le soldat de 1808 ou celui de 1860.

Il néglige les facteurs contemporains du moral militaire. Il croit que le conseil de guerre réduira au silence les miliciens trop clairvoyants. C'est une grande erreur parce que l'indiscipline de ceux-ci ne manifestera point la révolte ouverte qu'on voit, qu'on entend, qu'on blâme et punit ; elle agira sans la moindre conscience de méfaire, au moyen d'une parole sensée, patriotique d'apparence, calme et continue.

« Vous voyez donc quel mal la politique insinue dans l'armée. Les récentes polémiques des partis ont rendu tout le prestige à l'ancien esprit et rompu les possibilités de communion entre les habitudes des vieux chefs et le moral du soldat nouveau. Vienne la guerre, plus prochaine peut-être à cause de cet instable réveil de l'âme nationaliste et chauvine, à cause de cette atmosphère belliqueuse saturée par les énervements de trois conflits successifs en Europe, en Amérique, en Afrique, manifestée par la recrudescence des polémiques et des attaques nocturnes, vous jugerez la raison de ceux qui demandaient, hier encore, le rajeunissement total du commandement, qui se trouvent, aujourd'hui, contraints d'abdiquer ces théories près de réussir, afin de ne pas offrir aux partis l'exemple de l'indiscipline, en critiquant les idées ou les personnes des généraux guettés par la diatribe. »

J'ai cru devoir accepter le rôle de porte-parole de ces doléances. Elles intéressent le sort national. En toute caste l'intelligence jeune et forte accomplit les meilleures tâches et prend les initiatives efficaces. La vieillesse coordonne augmente, vérifie ; elle ne crée plus, elle agit péniblement. L'armée, c'est l'action du peuple.

PAUL ADAM

M Laurier est pour l'envoi des troupes en Afrique.

M Tarte est contre.

Quel est le maître ?

UN DEFI

Avec un flacon de BAUME RHUMAL on défie le rhume le plus opiniâtre. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine. 129

VILLES DE L'OUEST

L'inauguration d'un monument dressé à la mémoire d'un poète m'a conduit dans un coin de l'Ouest que j'ignorais complètement et qui a été pour moi l'occasion de charmantes surprises. La petite ville qui fêtait le souvenir d'un de ses enfants est Château-Gontier ; le poète se nommait Charles Loyson. Il avait pour neveu Charles Hyacinthe Loyson qui, naguère, a illustré de son éloquence la chaire de Notre-Dame et rempli le monde chrétien de l'éclat de sa rupture avec l'Eglise.

L'oncle n'a pas eu la bruyante renommée du neveu, et depuis longtemps le silence s'étendait sur lui. Charles Loyson avait été pourtant, au début de la Restauration, un écrivain plein de promesses. Le mérite de ses premiers ouvrages et la maturité de son esprit lui avaient valu d'illustres amitiés, celles de Maine de Biran, de Guizot, de Royer-Collard et de Victor Cousin. Il mourut à vingt-neuf ans, et son œuvre littéraire, vers et prose, tient dans un mince in-octavo.

Sainte-Beuve disait de lui qu'il était l'intermédiaire entre Millevoye et Lamartine. Il avait la mélancolie plaintive du premier, mais aussi parfois une élévation de pensée, de hardis coups d'aile, un accent religieux, précurseurs des futures *Méditations*. Ce qui rend surtout ses poésies doucement sympathiques, c'est l'amour du pays natal dont elle sont imprégnées ; c'est l'émotion heureuse avec laquelle il célèbre le paysage familier de la petite ville où il est né :

... Les coteaux couronnés de gazon,
Les longs radeaux flottants les barques fugitives
Et les tapis de lin blanchissait sur les rives..

Et vraiment, cette verdoyante et curieuse cité de Château-Gontier mérite bien d'être chantée par un poète. Elle est bâtie au revers de deux collines, d'où ses rues étroites, tortueuses, bordées de vieux logis, dévalent jusqu'aux rives de la Mayenne, dont les eaux brunes la coupent en deux parties. Ces rues silencieuses et abruptes, du milieu desquelles surgissent çà et là de bizarres clochers d'église, sont couronnées par les frondaisons touffues d'une promenade qui s'avance

ce comme un vert promontoire au-dessus de la rivière et qu'on appelle "le bout du monde"

C'est à l'entrée de ce promenoir que se dresse sur une stèle en forme de lyre le buste de Charles Loyson.

La petite ville semble assoupie à l'ombre des arbres et au milieu des pâturages où la Mayenne serpente paresseusement. Pas un bruit d'usine, pas un tapage de métiers. Par moments, de claires sonneries de cloches s'égrènent dans cette atmosphère paisible, comme pour bercer la somnolence des citadins. Les rues solitaires portent des noms qui sentent leur vieux temps : "Rue des Pintiers, rue du Pélican..."

L'une d'elles se nommait la *Rue Dorée*, parce qu'elle était habitée par d'opulents propriétaires, dont les antiques hôtels du seizième et du dix-septième siècles dressent encore leurs massives portes cochères et leurs façades sculptées. Au long de ces voies aux brueques déclivités, l'œil est à chaque instant amusé par de curieux détails d'architecture : — tourelles en cul-de-lampe, fenêtres à meneaux, portes aux panneaux délicatement ouvragés d'arabesques et de figures en relief, encoignures où d'allégoriques personnages sont taillés dans la pierre. Par quelques huis entr'ouverts, on aperçoit une cour monumentale ou l'herbe pousse entre les pavés ; un bout de jardin où des tilleuls déjà rouillés par l'automne laissent pleuvoir languissamment leurs feuilles sur le sable des allées tournantes. Et tout cela, façades aux fenêtres closes, cours muettes, jardins abandonnés, semble un coin du domaine de la Belle au Bois dormant.

Pourtant, ne vous y trompez pas, cette somnolence n'est qu'apparente. La population qui vit, resserrée entre les murs à demi-écroulés de cette ancienne ville forte, est gaillarde, bien vivante, très en dehors et nullement encline à la mélancolie. Les habitants vous expliquent tout de suite, non sans une pointe d'orgueil, que leur arrondissement a été formé de territoires arrachés à tort de l'Anjou. Ils ont peu de rapports avec les gens du chef-lieu départemental auxquels ils reprochent d'avoir gardé la taciturnité bretonne et la sauvagerie des compagnons de Jean Chouan. Ils sont fiers d'appartenir à un pays où la vigne

pousse encore sur certains coteaux et, en dégustant le joli vin blanc du cru, ils traitent assez dédaigneusement les buveurs de cidre d'à-côté. De fait, ils ont la douce et hospitalière humeur angevine ; ils sont gais, avenants, amoureux des bons dîners et des joyeux devis. On sent qu'ils ne sont réparés que par une trentaine de lieues du pays de *beuverie* situé entre Chinou et Saumur où Rabelais a placé la Devinière et le clos de S. Millé. Une sève gauloise circule dans leurs veines, une sève pétillante et généreuse comme celle des vins de Bourgueil et de la Coulée de Serrant.

Les impressions emportées de cette tranquille et accueillante petite ville m'avaient mis en goût, et je me suis arrêté à Laval, que la Mayenne coupe également en deux parties, et qui, de même que Château-Gontier, est situé au versant des collines boisées. En dépit des médisances castel-gontierroises, Laval se présente sous un aspect plutôt gai et séduisant : — larges voies aérées et propres, eaux limpides et lumineuses, quais aux maisons blanches entrecoupées de verdure, longues promenades dont les arbres montonnent au loin. — Un pont spacieux relie les deux principaux quartiers. J'y ai fait de longues stations, car la vue qu'on a de cet endroit est une fête pour les yeux. En aval, la vieille ville s'étage au flanc d'un coteau et profile sur le ciel sa cathédrale, son Palais de Justice, la haute tour en éteignoir de son ancien château-fort transformé en prison, et les verdoyants massifs du jardin de la Perrine.

Tout au bout la chapelle de Notre-Dame d'Avonnières semble sortir de l'eau et élanche entre les arbres sa svelte flèche Renaissance. On a là, devant soi, la perspective du vieux Laval, dont les lignes ni les couleurs ne paraissent guère avoir changé depuis le quinzième siècle. Si l'on se retourne, le caractère du paysage devient tout autre, mais non moins charmant. C'est la ville moderne, avec ses quais aux bâtisses blanches, ses promenades aux allées de tilleuls et de platanes, ses villas du coteau de Bel-Air aux jardins suspendus. Le viaduc du chemin de fer de Brest ferme l'horizon ; il reflète dans les eaux brunes de la Mayenne ses arches hardies, à tra-

vers lesquelles on aperçoit une fuite vaporeuse de prairies et de bouquets de bois.

Contrairement à beaucoup de villes de province qui se dépeuplent et s'endorment dans une insoucieuse oisiveté, Laval est en progrès. De nombreuses usines, où l'on file et où l'on tisse la toile de coutil se pressent sur les bords de la rivière qu'elles animent de leur activité féconde. On vient de découvrir, aux environs, des mines d'antimoine et de manganèse qui sont déjà en exploitation et qui vont devenir pour le pays une nouvelle source de richesse.

" Nous ne nous endormons pas dans notre prospérité, me dit l'aimable adjoint de Laval, qui me sert de cicerone ; après avoir poussé au développement du progrès matériel du pays, nous pensons que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, et nous voulons donner à nos enfants la culture de l'esprit, le goût des belles choses. Aussi, sommes-nous en train d'éduquer un musée des Beaux-Arts qui nous coûte les yeux de la tête. Mais nous ne regrettons pas les quatre cent mille francs que nous avons déjà dépensés. "

Il m'a conduit au musée, qui se dresse au haut de la ville, à l'entrée des magnifiques ombrages du jardin de la Perrine, et qui a été construit sur les dessins et sous la surveillance d'un véritable artiste, M. Rider, architecte du département. — Précédé de parterres, dont les éclatants massifs de sables rouges font valoir la blanche tonalité de la pierre, le nouvel édifice élève harmonieusement sur de sobres soubassements son élégant quadrilatère, pour l'édification duquel l'architecte s'est inspiré de la tradition grecque, tout en la modernisant par d'originales trouvailles. On y accède par de spacieux gradins que gardent, comme de majestueuses sentinelles de bronze, deux robustes figures d'animaux de Gardet. La frise de la façade est surmontée de deux statues sculptées par Allard et Tony Noël. Elles symbolisent la sculpture et la peinture, et leurs grandes ailes éployées se détachent légèrement sur le bleu du ciel.

À l'intérieur comme à l'extérieur, cette construction charme les yeux et l'esprit par la grâce de l'ornementation, la noble simplicité des lignes

l'originalité de l'invention et sa destination. Il ne manque plus à ce musée que des tableaux et des statues ; à part quelques ébauches de Noël, quelques toiles de l'école de Boucher et quelques portraits intéressants, les salles sont encore aux trois quart vides. La municipalité de Laval espère que la direction des Beaux-Arts récompensera ses efforts en se montrant généreuse, et vraiment ce sera justice, car cette harmonieux petit palais est absolument fait pour loger de belles œuvres.

Après cette visite et une flânerie amusante à travers les rues déclives de la vieille ville je suis revenu sur le pont. Le soleil se couchait dans un floconnement de légers nuages roses ; une fuyante touche de lumière empourprait les arbres des promenades, la rivière sinuëuse et le pittoresque profil du château. Les corbeaux, qui sont les hôtes de la tour en éteignoir, tourbillonnaient au dessus des toits avec de rauques cris d'appel. Tout à coup précédés par deux ou trois guides à l'aile rapide, ils s'envolèrent en épaisses nuées, et rayant en zig zag le bleu pâli du ciel, ils se dirigèrent lentement vers leur dormoir nocturne des bois de l'Huisserie, tandis que le crépuscule veloutait les toits de Laval et embrumait les quais de la Mayenne.

ANDRÉ THEURIET

RECONNU PAR TOUS

Prise à son début, la consommation peut être guérite par un traitement judicieux et l'emploi du BAUME RHUMAL, dont les propriétés merveilleuses et l'efficacité sont reconnues par tous

Il est bien étonnant que ce soit un premier ministre canadien français qui pousse ses propres compatriotes à aller combattre pour l'Angleterre dans une guerre de conquête.

Enfin, tous les goûts sont dans la nature.

UN TRIOMPHE

Le triomphe de la science médicale : le BAUME RHUMAL guérit toux, rhumes, grippe, bronchite, sans nécessiter de régime spécial. 126

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

N'OUBLIEZ PAS

Que le BAUME RHUMAL soulage et guérit la bronchite. 125

CONSERVEZ VOTRE BEAUTÉ

En faisant usage de la DERMATINE, la seule préparation au monde qui guérisse le masque et toutes les décolorations de la peau. 50c et \$1 la bouteille. 2

UNE MERE SOUCIEUSE

Elle a toujours du BAUME RHUMAL sous la main. 124

Demandez un numéro échantillon du REVEIL.
Prix d'abonnement \$3. par année

Monseigneur Paul Bruchési s'est fendu d'un mandement de trois colonnes, que la *Patrie* a consciencieusement publié, pour demander aux fidèles de lâcher leur petite souscription afin d'élever un monument à la mémoire de feu Mgr Bourget.

Ce monument est tout élevé, et c'est le vieil évêque lui-même qui l'a érigé en faisant suer des millions aux paroissiens du grand diocèse de Montréal.

La Cathédrale restera comme monument impérissable de l'autocratie cléricale en ce pays, et rappellera toujours aux générations futures le jong nésaste de cet homme qui broyait tout sur son passage — les cœurs et les fortunes — pour satisfaire son ambition.

Voilà le monument que cet évêque a élevé, et les enfants de ses victimes le diront à leurs enfants pour perpétuer sa mémoire.

De même que le jour où le clergé canadien aura perdu tout son pouvoir et son prestige, on pourra retracer cette perte au règne du saint évêque Ignace Bourget.

Il y a des morts qui n'ont pas besoin de monument, et Mgr Bourget est un de ceux-là.

CE QUI VAUT LE SUCCES

Grâce à ses effets bienfaisants, la réputation du BAUME RHUMAL est universelle. 123

Demandez la DERMAINE pour le masque, le remède à la mode. Voir l'annonce.

SIÈCLES PRIVILEGES

Le XIXe siècle vit naître le BAUME RHUMAL, le XXe continuera à le glorifier. 122

Faites abonner vos amis au REVEIL.

IMMENSE POPULARITE.

Le BAUME RHUMAL est un remède familial et d'une popularité universelle. 121

La liste des cadeaux de noces que nous devons publier dans ce numéro, est forcément retardée au prochain.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

**Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.**

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque, les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL, CANADA